



HAL
open science

“ Perceforest et la mémoire arthurienne : conserver et détourner, les aléas du succès (propositions autour de la tradition manuscrite) ”

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. “ Perceforest et la mémoire arthurienne : conserver et détourner, les aléas du succès (propositions autour de la tradition manuscrite) ”. H. Bouget, A. Chauou et C. Jeanneau (dir.). Histoires des Breagnes. 4. Conservateurs de la mémoire, CRBC, p. 163-182, 2012. hal-01850318

HAL Id: hal-01850318

<https://hal.science/hal-01850318v1>

Submitted on 27 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« *Perceforest* et la mémoire arthurienne : conserver et détourner, les aléas du succès (propositions autour de la tradition manuscrite) »

Christine Ferlampin-Acher Université Européenne de Bretagne

Perceforest est une vaste somme romanesque que les éditions de Gilles Roussineau nous permettent, peu à peu, de connaître mieux. Si les travaux pionniers consacrés par L. F. Flutre, Jeanne Lods, puis Jane Taylor, retenaient une datation au XVe siècle, suggérée en partie par le prologue romanesque, Gilles Roussineau à partir de la tradition manuscrite et de certains épisodes, comme celui du sabbat des sorcières ou les manifestations curiales a émis l'hypothèse d'un remaniement au XVe siècle en milieu bourguignon¹. Cependant dans mon livre paru récemment chez Droz *Perceforest et Zéphir : approches d'un roman arthurien bourguignon*, j'ai proposé l'idée que cette vaste chronique a été composée directement au XVe siècle, peut-être par David Aubert. C'est dans cette perspective, en m'appuyant sur cette recherche, que j'étudierai comment *Perceforest* s'inscrit dans l'engouement bourguignon pour cette matière arthurienne dont l'automne du Moyen Âge a entretenu le souvenir, comment il détourne cette mémoire et la met au service du grand duc d'Occident, et comment finalement, cette entreprise échoue, avant que quelques années plus tard, alors que David Aubert est passé au service de Marguerite d'York sa « chronique » ne connaisse un regain de succès et que la réception du texte ne rende compte de nouvelles tentatives de réappropriation mémorielle du fonds arthurien.

I. Arthur en Bourgogne : *Perceforest* et son contexte : conserver la mémoire arthurienne

Sous le duc Philippe le Bon la mémoire arthurienne est bien enracinée dans le milieu bourguignon, comme en témoignent par exemple la vogue des prénoms arthuriens et les copies de manuscrits. Si le même milieu revendique comme héros Alexandre le Conquérant (comme l'a montré Chrystèle Blondeau²), Arthur avait l'avantage d'être *breton* : il pouvait prendre une valeur politique dans le cadre de la Guerre de Cent ans et de ses séquelles, ce qui n'était guère le cas d'Alexandre, plus exotique. Georges Doutrepoint a montré que la littérature arthurienne a été goûtée à la cour de Bourgogne³. Philippe le Bon posséda la *Queste*

¹ Voir sa mise au point dans l'édition du livre I, *Perceforest. Première partie*, t. I, Genève, Droz, 2007, p. IXss.

² *Un conquérant pour quatre ducs. Alexandre le Grand à la cour de Bourgogne*, Paris, CTHS, 2009.

³ *La Littérature arthurienne à la cour des Ducs de Bourgogne*, Paris, Champion, 1909, Slatkine Reprints, Genève, 1970 et Cl. Thiry, « La littérature française à la cour de Bourgogne », dans *Bulletin francophone de Finlande*, t. 2, 1990, p. 49-60.

del saint Graal et *La mort le Roi Artu* dans des manuscrits encore conservés de nos jours à la Bibliothèque Royale de Belgique sous les cotes 9627 et 9628. L'arthurianisme était par ailleurs vivant : il ne s'agissait pas simplement de conserver des œuvres du passé, mais aussi de les réactualiser pour un public assez large qui aurait pu être dérouté par leur langue. C'est ainsi qu'*Erec et Enide* a été mis en prose et adapté dans une *Histoire d'Erec en prose* conservée dans un volume qui a appartenu à Philippe le Bon et que l'on retrouve dans le vaste ensemble constitué par le manuscrit BnF. fr 363 exécuté vers 1470 pour Louis de Bruges, conseiller et chambellan de Philippe le Bon⁴. Autre signe de cette vitalité arthurienne : en cette fin de Moyen Âge, les noms « bretons » sont donnés assez volontiers : Michel Pastoureau a étudié cet « enromancement du nom »⁵. L'on note une véritable mode arthurienne dans les pratiques sociales : selon Michel Pastoureau, à partir du XIVe siècle, cet engouement touche les Pays-Bas et la France du Nord : « Tournai, Bruges et Valenciennes deviennent de véritables lieux de culte arthurien », et au XVe siècle dans la zone d'influence bourguignonne aussi bien les bourgeois que la cour jouent volontiers aux chevaliers arthuriens : c'est une « véritable épidémie »⁶. Evelyne van den Neste, dans son étude sur *Tournois, joutes, pas d'armes dans les villes de Flandres à la fin du Moyen Âge (1300-1486)*⁷ a clairement mis en évidence ce phénomène, qui remonte en amont du XIVe siècle, puisque dès 1278 au tournoi de Hem figuraient aussi bien Guenièvre que Keu. On retiendra à sa suite quelques exemples : en 1326 la fête d'Arras où des bourgeois jouent les neuf preux, dont Arthur, en 1331 les joutes de Tournai, où trente et un bourgeois, dont Jacques de Corbry, l'organisateur, incarnent Galehaut et les rois qui se soumirent à lui, ou bien encore les fêtes de l'Épinette de Lille, qui s'inspirent de la Table Ronde. Si ces manifestations témoignent d'un élargissement du public à la bourgeoisie des cités, la noblesse continue d'apprécier Arthur, comme le prouve la correspondance entre Jean de Cornouaille et Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, qui en 1403 témoigne du souci des grands seigneurs d'imiter les chevaliers arthuriens⁸. Cependant la vogue arthurienne dans ce milieu bourguignon ne doit pas être surévaluée. Pour ce qui est de l'anthroponymie, Michel Pastoureau note une relative

⁴ Ed. Maria Colombo Timelli, Genève, Droz, 2000, introduction, p. 9ss.

⁵ « L'enromancement du nom. Etude sur la diffusion des noms de héros arthuriens à la fin du Moyen Âge », dans *Couleurs, images et symboles. Etudes d'histoire et d'anthropologie*, Paris, Le Léopard d'Or, p. 114.

⁶ *Ibid.*, p. 116. Voir aussi Jean Rychner, *La littérature et les mœurs chevaleresques à la cour de Bourgogne*, Leçon inaugurale, Université de Neuchâtel, 1950, Yvon Lacaze, « Le rôle des traditions dans la genèse d'un sentiment national au XVe siècle, la Bourgogne de Philippe le Bon », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 129, 1971, p. 303-385, Roger S. Loomis, « Chivalric and dramatic imitations of Arthurian Romance », dans *Medieval Studies in Memory of A. Kingsley Porter*, Cambridge, 1939, t. I, p. 79-97 et R. H. Cline, « The Influence of romances on the tournament of the Middle Ages », dans *Speculum*, t. 20, 1945, p. 204-211.

⁷ Paris, Ecole de Chartes, 1996, p.192ss.

⁸ *Ibid.*, p. 193.

diminution des noms arthuriens à la cour de Bourgogne à la fin du Moyen Âge⁹. Par ailleurs Arthur comme héros bourguignon est concurrencé par Alexandre, et il n'est pas étonnant que *Perceforest*, que je considère comme une création bourguignonne du XVe siècle¹⁰, ait ancré sa relecture arthurienne dans une généalogie alexandrine. Arthur connaît certes une faveur certaine, mais qu'il faut relativiser : Maria Colombo discute le succès de l'*Erec en prose*¹¹. Par ailleurs l'arthurianisme bourgeois, s'il est avéré, et le goût de certains nobles, ne doivent pas masquer que Philippe le Bon, personnellement, semble avoir témoigné un intérêt modéré pour le roi des Bretons. On ne saurait le confondre avec cet arthurien convaincu que fut Edouard Ier d'Angleterre (et c'est d'ailleurs peut-être parce qu'il souhaitait s'imposer et affirmer son autonomie à la fois par rapport à l'Angleterre et à la France, que Philippe le Bon ne succomba pas aux charmes d'Arthur, trop anglais). Remarquons aussi que l'arthurianisme dans cette région ne semble pas pouvoir se réduire à un jeu politique développé à la fin du Moyen Âge à la cour du grand duc d'Occident: la tradition est plus ancienne ; Chrétien de Troyes a écrit son *Conte du Graal* pour Philippe d'Alsace, comte de Flandre, et d'une façon générale la littérature du Graal a d'abord été flamande, d'où un terreau qui n'a pu que nourrir l'engouement arthurien du Moyen Âge tardif. Enfin, dernière nuance, ce goût est largement répandu, au-delà des territoires bourguignons, à la fin du Moyen Age, comme cela apparaît dans l'ouvrage de Johan Huizinga *L'automne du Moyen Âge*, qui développe le cas du roi René d'Anjou¹².

C'est dans ce contexte que *Perceforest* fut selon moi écrit, peut-être par David Aubert. Le manuscrit que celui-ci écrivit est une minute, c'est-à-dire comme l'a montré Tania Van Hemelryck¹³, un manuscrit rédigé sous la forme d'un premier jet, pour être présenté à un personnage particulier, en l'occurrence Philippe le Bon, comme le corrobore sans ambiguïté le prologue de la version donnée par le manuscrit de David Aubert¹⁴ conservée à Paris sous

⁹ Cité par Maria Colombo Timelli dans son éd. cit., n. 54, p. 23.

¹⁰ A partir certes d'éléments plus anciens, mais tellement remaniés et reconstruits que l'œuvre actuellement conservée ne saurait se confondre avec ses états antérieurs, tout comme le *Merlin* en vers de Robert de Boron ne peut être confondu avec le *Merlin* en prose de la Vulgate.

¹¹ Ed. cit., p. 21ss.

¹² Ed. 1932, rééd. Paris, Payot, 1975, p. 72.

¹³ « Les manuscrits de *Perceforest*. Un état de la question », à paraître dans les actes du 4^e colloque arthurien de Rennes, *Perceforest*, 21-22 octobre 2010, sous la direction de Christine Ferlampin-Acher et Denis Hùe, Rennes, Presses Universitaires de Rennes. Georges Doutrepoint suggérait d'identifier les copies sur papier comme étant les minutes, les brouillons, des copies sur parchemin. Si Danielle Quérueu a montré qu'il est impossible de généraliser (dans sa thèse *Jean d'Avesnes ou la littérature chevaleresque à la cour des ducs de Bourgogne au milieu du XVe siècle*, thèse de l'université de Paris IV, 1988, t. 1, p. 17-18), C. Blondeau suggère que cette répartition est juste pour les récits romanesques (voir *Un conquérant pour quatre ducs*, op. cit., p. 49).

¹⁴ Voir Michelle Szkilnik, « David Aubert chroniqueur. Le prologue du *Perceforest* dans la compilation de l'Arsenal », dans *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, éd. E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 201-221.

les cotes Arsenal 3483-3494. Ce manuscrit *C*, en douze volumes, est le seul témoin complet du roman et c'est de plus le témoin le plus ancien à avoir été conservé, puisque les autres exemplaires, tous incomplets, datent des années 1470. Seul manuscrit complet et témoin le plus ancien, *C* est digne d'intérêt, même si Gilles Roussineau, méfiant étant donné la réputation de David Aubert, ne lui accorde guère de crédit et ne l'a pas choisi comme manuscrit de base pour son édition, préférant proposer une version composite de l'œuvre et éditer le livre IV à partir du manuscrit *B*, les livres I à III ainsi que le livre V à partir du manuscrit *A*, tandis que le livre VI, conservé uniquement dans *C* sera édité bien sûr à partir de ce témoin. Je passe sur la réévaluation actuelle (et problématique) que connaît David Aubert, à qui un colloque a été consacré dès 1993 par Danielle Quérueu¹⁵ et à qui Luciano Rossi propose, sans cependant avoir été suivi largement, d'attribuer la paternité des *Cent Nouvelles Nouvelles*¹⁶. Je passe aussi sur les arguments de Gilles Roussineau qui relève certaines fautes de *C* comme autant de preuves que David Aubert ne saurait être l'auteur car seul un copiste peut commettre de telles erreurs, en particulier sur les noms propres : la mouvance des noms propres dans l'ensemble de l'œuvre, où à plusieurs reprises l'auteur insiste sur la *corruption* que subissent les mots au fil du temps et où il joue à décliner certains anthroponymes à l'antique (comme Claudion, Claudius), ainsi que l'exemple de grandes fresques zolienne ou balzacienne, où les noms peuvent évoluer, ne peuvent qu'inviter à la prudence¹⁷.

Selon moi, David Aubert aurait en 1459-1460 (dates figurant sur le manuscrit) écrit *Perceforest*, certainement à partir d'éléments, de schémas, de trames qu'il aurait travaillés antérieurement, pour l'offrir à Philippe le Bon, dont il vient d'être nommé *escripvain*¹⁸. La dimension bourguignonne de *Perceforest* a été soulignée par Gilles Roussineau, dès sa thèse, et il a émis l'hypothèse d'un remaniement bourguignon au XVe siècle. Tania van Hemelryck, dans un article stimulant, propose l'hypothèse d'un texte écrit directement au XVe siècle¹⁹ : « Tous ces éléments, ces considérations et appréciations permettraient peut-être de situer la rédaction du *Perceforest* à la cour de Bourgogne au début du XVe siècle. Pourquoi ne pas lancer cette idée folle : Jean Wauquelin, familier des chroniques d'Angleterre, de l'histoire d'Alexandre et des *Chroniques de Hainaut* a-t-il peut-être souhaité insuffler à une création

¹⁵ *Les manuscrits de David Aubert, « escripvain bourguignon, textes réunis par D. Quérueu, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 1999.*

¹⁶ « David Aubert autore delle *Cent nouvelles nouvelles* », dans *Cultura Neolatina*, t. 36/1-2, 1976-1978, p. 107-108.

¹⁷ Pour un exposé des arguments de Gilles Roussineau, voir sa communication, à paraître dans les Actes du Colloque *Perceforest*, cit. *supra*.

¹⁸ Voir mon livre *Perceforest et Zéphir, propositions autour d'un roman arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010.

autonome les désirs littéraires et les revendications politiques du duc de Bourgogne ? La mort l'ayant happé trop tôt, David Aubert, sur l'ordre de Philippe le Bon, aurait poursuivi et quelque peu retravaillé le texte originel ? ». L'unité forte qui préside à *Perceforest* me semble aller à l'encontre d'une telle collaboration et je penche pour un auteur unique, David Aubert, qui aurait travaillé, non à la suite, mais dans un esprit d'émulation avec Jean Wauquelin, dont il a pris la suite comme *escripvain* du duc²⁰. Comme Jean Wauquelin, je pense que David Aubert a travaillé sur une traduction de l'*Historia Regum Britanniae*, qu'il a intégrée au début de *Perceforest* ; comme lui, il s'est intéressé à Alexandre ; comme lui il a rêvé à partir d'une notation de Jacques de Guise mentionnant la conquête du Hainaut par des lieutenants du Macédonien. On sait d'ailleurs que David Aubert a repris dans son *Histoire de Charles Martel* le *Gerard de Roussillon* de Jean Wauquelin, ce qui va de même dans le sens d'une forte relation poétique entre les deux auteurs. Que David Aubert ait rivalisé avec son aîné alors qu'il devenait comme lui *escripvain* du duc, n'est pas surprenant : il pouvait rêver d'être valet de chambre du duc, comme son prédécesseur. On pourrait alors imaginer que devenu *escripvain* du duc en 1459²¹, David Aubert se mit à l'ouvrage et écrivit *Perceforest*, explicitement daté de 1459-1460 et présentant selon moi dans sa description du sabbat une allusion à la Vauderie d'Arras, contemporaine et qui commençait à faire parler d'elle²². Dans sa minute, ce premier jet qui fut certainement présenté au duc, David Aubert racontait les origines du monde arthurien, faisait d'Alexandre l'ancêtre d'Arthur, et délocalisait habilement les aventures bretonnes dans les territoires bourguignons²³. Le but était d'exalter Philippe le Bon, peut-être dans l'espoir de devenir valet de chambre du duc, comme Wauquelin. Si l'on regarde la liste des productions de David Aubert donnée par Jacques Paviot²⁴, on voit qu'entre 1458-1459 (où il écrit les *Croniques et Conquestes de Charlemaine* et *Olivier de Castille*) et 1461-1462 (où il produit *L'arbre des Batailles* d'Honoret Bovet, *Les Louanges de la Vierge* traduites par Miélot et *La Chronique de Baudouin d'Avesnes*) il a pu écrire *Perceforest* à

¹⁹ « Soumettre *Perceforest* à la question : une entreprise périlleuse ? », dans *Le Moyen Français*, t. 57, 2005, p. 369-379, cit. p. 379.

²⁰ Jean Wauquelin fut *escripvain* de Philippe le Bon, jusqu'à sa mort en 1452, et la charge resta vacante jusqu'à ce que David Aubert l'occupe en 1459 (voir Jacques Paviot, « David Aubert et la cour de Bourgogne », dans *Les manuscrits de David Aubert, « escripvain » bourguignon*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1999, p. 12ss. « Il faut toutefois remarquer qu'à la différence de Jean Wauquelin il ne fut jamais nommé valet de chambre » (p. 12). La charge de valet de chambre fut occupée aussi par le peintre Van Eycke.

²¹ Sur David Aubert, voir aussi Pierre Cockshaw, *David Aubert, escripvain et clerc*, Amsterdam, Rodopi, 1995.

²² Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 549ss.

²³ Voir mon article « *Perceforest*, entre Pays-Bas et Haute Bretagne: élargissement à l'Est et *translatio imperii* », dans *Vérité poétique, vérité politique. Mythe, modèles et idéologies poétiques au Moyen Âge*, textes réunis par J.- C. Cassard, E. Gaucher, J. Kerhervé, Brest, 2007, p. 147-164. J'ai développé cette démonstration dans mon livre *Perceforest et Zéphir*, op. cit.

²⁴ Art. cit., p. 12.

condition de supposer qu'il a réutilisé des matériaux déjà pensés, mûris, voire partiellement écrits et organisés.

Profitant de l'arthurianisme ambiant, David Aubert aurait dans *Perceforest* contribué à la conservation de la mémoire arthurienne en intégrant en amont de son œuvre une traduction de l'*Historia Regum Britanniae* : cette chronique est le fondement au Moyen Âge de la mémoire arthurienne et en appuyant son œuvre sur elle, David Aubert haussait celle-ci au rang de chronique²⁵. Par ailleurs, la fin de son récit rejoint les temps du Graal et du Christ, son œuvre pouvait passer pour une préhistoire du Graal : le goût des auteurs médiévaux pour les suites par anticipation contribue à assurer le travail mémoriel, en consolidant la légende arthurienne par une exploration de ses fondements, de ses fondations, de son passé. Ce passé (re)construit par *Perceforest* est en effet nourri des préfigurations et de jeux généalogiques qui, tout en inventant une préhistoire, remémore en la dupliquant sur le mode de l'analogie la tradition arthurienne vers laquelle ils tendent. David Aubert, proposant *Perceforest* à Philippe le Bon, contribuait donc à entretenir la mémoire arthurienne en milieu bourguignon dans les années 1460. Cependant c'est au prix d'un détournement de cette mémoire et de la mise en place d'une autre mémoire, plus nationale, que s'écrit dans ce texte le souvenir arthurien.

II. Une mémoire détournée

Perceforest invente une mémoire arthurienne inédite, qui remonte plus loin que l'*Estoire del Saint Graal* ou l'*Elucidation*, et qui se greffe sur la mémoire alexandrine. L'invention, entre Alexandre et Arthur, d'un passé breton dont l'ancrage géographique déborde largement vers le territoire des futurs Pays-Bas bourguignons, est cautionnée par la véracité historique indiscutée, à la fois d'Arthur et d'Alexandre. L'immense interpolation qu'est *Perceforest* invente une mémoire arthurienne en jouant sur les préfigurations, les généalogies et l'onomastique. Quelques exemples, développés ailleurs, peuvent servir d'illustrations.

Les préfigurations, qu'il s'agisse d'épisodes ou de personnages, présupposent la validité de l'analogie pour expliquer l'histoire et invitent, en général sur le mode de l'implicite (mais pas toujours) à une lecture qu'on peut qualifier de typologique. C'est ainsi que la Beste Glatissant, quoiqu'assez différente de ce qu'en disent *Perlesvaus* et le *Tristan en*

²⁵ Voir mon article «*Perceforest* et le temps de l'(h)istoire», dans *Dire et penser le temps dans l'historiographie médiévale. Frontières de l'histoire et du roman*, études réunies par L. Harf-Lancner et E. Baumgartner, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 193-215 .

prose, est une préfiguration du monstre chassé par Palamède²⁶. Certaines figures féeriques, comme Sibille, annoncent la Dame du Lac²⁷. Cependant la longévité extraordinaire des monstres ou des fées (renforcée indirectement par le fait que les mères et les filles peuvent porter le même nom), laisse planer un doute : peut-être s'agit-il de la même créature. En particulier pour la Bête Glatissant, il n'est pas évident de trancher entre la préfiguration et une survie merveilleuse. Par ailleurs, le jeu des préfigurations ne permet pas d'établir des équivalences strictes et univoques : Sibille annonce autant la Dame du Lac que la fée séductrice et ravisseuse, Morgue, et elle n'est pas sans point commun avec Mélusine la bâtisseuse²⁸. Par ailleurs les préfigurations peuvent être multiples : Morgue est annoncée par Sibille, mais aussi par la dame fée nommée Morgane chargée d'élever Passelion et Benuic, dame dont que cette tâche rapproche aussi de la Dame du Lac. A côté des personnages ou des figures, ce sont de plus aussi des épisodes, des motifs, des aventures, qui sont préfigurés, de l'allusion fugitive et incertaine pour le lecteur moderne mais certainement plus pertinente pour le destinataire médiéval, à la réécriture voyante, appuyée sur des indices textuels sans ambiguïté. Les dragons de la Pucelle aux deux Dragons annoncent ceux de la Tour de Vertigier (le texte suggère d'ailleurs que ce sont les mêmes), explicitement²⁹, l'aventure de la Franche Garde accomplie par Lyonnell annonce la Douleuse Garde du *Lancelot en prose*³⁰ tandis que le Conte de la Rose invente un Val des Vrais Amants, qui préfigure le Val des Faux Amants morganien³¹. Ces préfigurations sont souvent portées par l'onomastique, mais elles peuvent reposer sur une simple communauté thématique, comme dans le cas des épées de Galafur.

L'onomastique et la généalogie sont les procédés les plus utilisés dans *Perceforest* pour inventer un passé à Arthur. Les noms, qu'ils soient conservés comme dans le cas de

²⁶ Voir mon article «Le clerc, la Beste et le Lucidaire : merveilleux et savoir dans quelques romans féeriques en prose des XIV^e et XV^e siècles » à paraître dans les actes du colloque de Paris IV, « Savoirs et fictions », organisé par D. Boutet et J. Ducos, mai 2008, ainsi que *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris, Champion, 2003, p. 116-120 et *Fées, bestes et luitons*, Paris, Presses Universitaires Paris Sorbonne, 2002, p. 311-322.

²⁷ Voir mon article, «Sibille prophétesse et maternelle: du monde antique au monde arthurien dans *Perceforest*», dans *La Sibylle, parole et représentation*, éd. M. Bouquet et F. Morzadec, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 211-225.

²⁸ Voir mon article « Mélusine et *Perceforest* : la fée rédimée », dans *Autour de Mélusine. Écriture et réécriture du merveilleux féerique du Moyen Âge à nos jours*, actes du colloque de Poitiers, 13-15 juin 2008, éd. M. Morris, J.-J. Vincensini, Cl. Galderisi, Paris, Garnier, collection « Recherches médiévales » .

²⁹ Voir *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 204ss.

³⁰ Voir mon article «Deux reprises de la Douleuse Garde du *Lancelot en prose*: la clef dans *Cristal et Clarie* et dans *Perceforest*», dans *Les clefs des textes médiévaux. Pouvoir, savoir et interprétation*, études réunies par F. Pomel, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p.175-192.

³¹ Voir mon article, « Lisane dans le livre VI de *Perceforest* : invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose », *Actes en ligne du 22^e congrès de la Société Internationale Arthurienne, Rennes 15-20 juillet 2008*, <http://www.uhb.fr/alc/ias/actes/index.htm>.

Morgane, ou plus fréquemment voisins, comme dans le cas de Galafur, qui annonce Galaad, et la généalogie, dont l'importance a été mise en évidence par Jane Taylor³², Richard Trachsler³³ ou Anne Berthelot³⁴, permettent de constituer une continuité linguistique et historique entre les mondes perceforestien et arthurien. Le principe généalogique et sa valeur mémorielle sont d'autant plus affirmés que ce principe ne connaît pas d'entorse : si dans la tradition la paternité d'Alexandre, celle de Merlin, celle d'Arthur, posent des problèmes, dans *Perceforest* le refus de l'incubat, sur lequel je reviendrai, assure qu'un enfant est toujours fils d'un père humain, bien identifié (par l'auteur et les lecteurs, à défaut de l'être par la mère ou la famille de celle-ci).

Cette mémoire inventée est cautionnée, sans cesse, par les jeux intertextuels, ce qui est banal, mais aussi, ce qui est plus original, par une posture d'antiquaire, pour reprendre le terme de Jane Taylor³⁵. L'auteur de *Perceforest* agrmente sa représentation du passé arthurien de notations quant aux pratiques (au sujet de la préparation des repas ou de l'habitude que l'on avait alors de boire de la cervoise, le vin étant rare) ou aux monuments (il invente certains hauts lieux de l'aventure à partir de ce qu'il sait de l'antiquité romaine et le Temple du Dieu Inconnu comme celui de la Franche Garde doivent beaucoup à l'idée que l'on se faisait alors des théâtres antiques)³⁶. Ce regard d'antiquaire, certes, peut avoir un précédent dans les anciennes chroniques, Wace aussi bien que Geoffroy s'intéressant à Stonehenge, mais il me semble surtout qu'on peut y voir la marque de ce préhumanisme dont Chrystèle Blondeau trouve les traces à la cour de Bourgogne³⁷. Le passé arthurien de *Perceforest* étant contemporain de la grandeur romaine (le roman donne sa propre version de l'assassinat de César), cette posture d'antiquaire est légitime.

Cependant cette invention mémorielle, si elle est soucieuse de mettre en évidence les analogies entre passé et présent pour légitimer l'appropriation, tout en posant un regard d'antiquaire attentif à l'altérité du passé, est aussi et surtout une construction marquée par des problématiques contemporaines, voire par l'actualité. Pour ce qui est de l'actualité, la mise en évidence d'échos entre le texte et le présent ou le passé proche de l'auteur est toujours risquée et dépend de la datation du texte. Retenant la datation du roman au XIV^e siècle, S. Huot

³² « The Fourteenth Century : Context, Text and Intertext », dans *The Legacy of Chretien de Troyes*, éd. N. Lacy, D. Kelly et K. Busby, Rodopi, Amsterdam, 1987, p. 276.

³³ *Disjointures-Conjointures. Etude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, A. Francke Verlag, Tübingen Basel, 2000, p. 249ss.

³⁴ « De la généalogie comme système herméneutique », dans *Perceforest*, actes du 4^e colloque international arthurien de Rennes.

³⁵ « The Fourteenth Century », art. cit., p. 286.

³⁶ Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 150ss.

³⁷ Op. cit., p. 216ss.

rapproche un certain nombre d'épisodes, dont celui de Cerse, des accusations d'homosexualité qui ont couru contre Edouard II, dont les relations avec ses favoris, Piers Gaveston, d'origine gasconne, puis Hugues le Despenser, ont donné lieu, en particulier chez Froissart, à des propos sans ambiguïtés³⁸, mais ce rapprochement est incertain, dans la mesure où le soupçon d'homosexualité concerne aussi un personnage aussi positif qu'Estonné : plus qu'une allusion historique, on aurait là, selon moi, un motif d'inversion de type folklorique³⁹. Cependant si les allusions à l'homosexualité ne me paraissent pas nécessairement renvoyer à une actualité, récente ou non, il me semble que l'épisode du sabbat des sorcières est au contraire marqué par l'actualité brûlante de la Vauderie d'Arras et que le combat contre le lignage de Darnant se comprend par rapport aux ambitions de croisade de Philippe le Bon. Les fêtes, les tournois, les entrées royales, sont par ailleurs l'écho de pratiques contemporaines. Qu'il s'agisse de l'actualité événementielle ou de pratiques plus largement attestées, le passé inventé dans *Perceforest* se lit comme préfiguration parce qu'il ressemble au présent⁴⁰.

Mais la présence du présent ne tient pas qu'aux représentations : elle se lit aussi au niveau des problématiques, ce qui tend à faire de *Perceforest*, nonobstant l'anachronisme, un texte engagé. Dans le sillage de la querelle du *Roman de la Rose*, l'auteur, dont le Zéphir doit beaucoup à Genius, prend le parti des femmes, rachetant des figures inquiétantes comme Mélusine ou Morgane⁴¹. A une époque où, après les Vœux du Faisan lançant le projet d'une croisade en Terre Sainte qui ne vit pas le jour, l'idée d'une croisade intérieure prend tout son sens avec par exemple le problème des Hussites, l'auteur de *Perceforest* utilise le modèle de l'hérétique, non pour peindre des peuples exotiques, mais pour évoquer, au cœur même des terres historiques bretonnes, la Forêt de Darnant où il allume de nombreux bûchers. Ces feux merveilleux sont l'extrapolation des pratiques judiciaires de l'époque : ils brûlent très longtemps par magie et réalisent ainsi le rêve de la justice médiévale (faire durer le supplice) ; ils sont de plus accompagnés de panneaux, d'inscriptions, qui rappellent le forfait du condamné, comme c'était le cas dans la réalité. De la croisade à l'hérésie, le roman se fait l'écho du monde actuel⁴². Contemporain de l'affaire d'Arras et de ses accusations de sorcellerie, l'auteur réduit le sabbat à un épisode carnavalesque, dont seraient victimes de

³⁸ *Postcolonial Fictions in the "Roman de Perceforest": Cultural Identities and Hybridities*, Woodbridge et Rochester, Boydell and Brewer, 2007, p. 153ss.

³⁹ Voir mon article : « La jument Liene dans *Perceforest* : un galop d'essai de la Bretagne à la Bourgogne », dans *Perceforest, actes du 4^e colloque arthurien international de Rennes*, op. cit.

⁴⁰ Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit.

⁴¹ Voir mes articles cit. « Mélusine et *Perceforest* : la fée rédimée » et « Sibille, prophétesse et maternelle ».

⁴² Voir mon livre *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 356ss.

pauvres paysannes, laides et vieilles : pour lui, les sorcières ne s'unissent pas avec le diable. Son scepticisme est en accord avec celui qu'exprime Martin le Franc dans son *Champion des Dames* à peu près en même temps et dont témoigne l'attitude de Philippe le Bon, qui fit demander des suppléments d'enquête. Le refus de l'incubat (Zéphir le *luiton* est un esprit qui, étant donné ses rapports avec Merlin aurait pu s'unir avec une mortelle et se conduire en incube, ce que l'auteur évite toujours soigneusement), l'insistance sur le Christ et sa conception virginale, qui sont des lignes de force du récit et qui ont pour conséquence que Merlin n'est pas un fils du diable, ce qui libère le monde arthurien, et Arthur en particulier, du péché originel qui le stigmatisait depuis ses origines littéraires, s'inscrivent moins dans la tradition arthurienne que dans le sillage du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc (1456) et du Concile de Bâle qui prit fin en 1439 et statua sur l'Immaculée Conception, dont la problématique rejoint, quoiqu'indirectement, celle de la conception virginale du Christ et le statut des femmes. Lu à la lumière de la politique de Philippe le Bon et des débats qui se tenaient à la cour de Bourgogne, on comprend que *Perceforest*, alors même qu'il invente une origine au monde arthurien et devrait à ce titre, comme l'*Estoire del Saint Graal* accorder une large place au *saint vessel*, préfère au Graal, qui ne l'intéresse pas, une célébration de la Vierge Marie et de la naissance du Christ. Oubliée en 1460 la croisade en Terre Sainte et le Graal qui s'y rattache : à la place, le Christ et la Vierge, une réflexion sur le diable et ses pouvoirs, sur l'hérésie et la sorcellerie. Le passé s'invente à la lumière de l'actualité.

Ecrit selon moi par un David Aubert récemment promu *escripvain* et soucieux de convaincre Philippe le Bon, *Perceforest* invente donc un passé qui est l'écho des ambitions du duc. C'est pourquoi, en cette fin de guerre de Cent Ans, où l'opposition avec la France est passée de l'affrontement militaire et diplomatique à une rivalité idéologique plus larvée, *Perceforest* me semble mettre en place un détournement des mythes nationaux dont la France, comme l'a montré Colette Beaune⁴³, est en train de se doter. C'est ainsi que le Mont Saint Michel me semble au cœur de l'invention romanesque dans l'épisode d'Aroés⁴⁴, que Zéphir, en tant qu'ange gardien national tient de l'Archange, ou bien encore que le jeu sur *Lis* dans le Conte de la Rose dont l'héroïne est Lisane permet à la fois d'inventer une origine au lignage de Lis, si important dans la tradition du Graal, et de revendiquer la fleur de lys, à laquelle d'ailleurs les princes bourguignons ont droit⁴⁵. A côté de ces récupérations se lisent aussi des entreprises de déconstruction de certains symboles français : c'est ainsi que le cerf qui depuis

⁴³ *La naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985.

⁴⁴ *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 222ss.

⁴⁵ « Lisane dans le livre VI de *Perceforest* », art. cit.

Charles VI est emblématique des rois de France⁴⁶ est traité sur le mode burlesque dans les aventures de Passelion et Dorine. Dans cet épisode, Passelion se déguise avec une peau de cerf trop grande pour tromper le roi des Sicambres, un vieux barbon jaloux. Outre le cerf, la référence aux Sicambres, surprenante dans un roman arthurien, sert un traitement parodique du baptême de Clovis et du fameux « Courbe toi, fier Sicambre »⁴⁷. Un autre exemple, concernant l'origine des tournois, va dans le même sens. Selon *Perceforest* les tournois ont été inventés en Angleterre à partir d'une idée attribuée à Alexandre à la suite de son exploration sous-marine⁴⁸ : les emplois récurrents dans cette scène du terme *anglois* plutôt que *breton*, qui inscrivent l'enjeu du texte dans le monde contemporain, permettent de s'inscrire en faux contre la tradition de l'origine française des tournois : en effet à côté de l'idée, largement répandue, que les tournois ont été inventés en Angleterre, existait la théorie d'une origine française pour ces combats nommés aussi *conflictus gallicus*⁴⁹. *Perceforest* prend clairement partie contre une origine française, mais il n'en reste pas là. S'il ne s'inscrit pas en faux contre la tradition d'une origine anglaise, il la détourne et la dépasse, en inventant une origine bourguignonne. En effet, c'est à l'occasion du premier tournoi raconté par *Perceforest* à la suite de l'invention, qu'émergent, à partir de Jacques de Guise selon moi, les figures du Bossu de Suave, peut-être lié à la cité de Boussu, ainsi que le Tor et d'Estonné, qui seront associés à la Selve Carbonnière, le nom du Tor étant peut-être implicitement rapproché aussi du nom *tornoi*, tandis qu'explicitement *Estonné* et *tonnerre* sont mis en relation. Si le premier tournoi a lieu en Angleterre, ses héros sont des prototypes bourguignons⁵⁰. Par ailleurs cette invention est relayée et complétée par l'invention des joutes nervoises à Tournai (avec peut-être à l'arrière-plan un jeu de mots étymologisant sur *tournoi/Tournai* comme il y en a peut-être un sur *Tor/ tournoi*), invention qui permet de superposer une origine bourguignonne aux traditions anglaises et françaises. Dans le livre III, la cité de Nerve (Tournai), rêvée bourguignonne, est un lieu de civilisation étonnamment prospère et raffiné, aux marges de la Selve Carbonnière. Les chevaliers bretons y découvrent une nouvelle façon de jouter, et ces *joutes nervoises* sont exportées en Angleterre, tandis que les *Nervoies* adoptent

⁴⁶Voir A. Lombard-Jourdan, *Aux origines de Carnaval*, Odile Jacob, 2005, p. 137-ss.

⁴⁷ Voir mon article « La « cervitude » amoureuse : les déguisements en cervidés dans le livre V de *Perceforest* », à paraître dans *Le déguisement dans la littérature médiévale*, *Revue des Langues Romanes*, sous la dir. de Jean Dufournet et Claude Lachet.

⁴⁸ Voir C. Ferlampin-Acher, *Fees, bestes et luitons*, op. cit., p. 299ss et *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 97ss.

⁴⁹ Sur l'intérêt de la fin du Moyen Âge pour les théories portant sur les origines des tournois, voir M. Stanesco, *Jeux d'errance du chevalier médiéval. Aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature du Moyen Âge flamboyant*, Brill, Leiden, 1988, p. 72. Les auteurs français attribuent volontiers l'invention des tournois à Geoffroy de Preuilley, en Anjou, au XIe siècle.

⁵⁰ Pour une approche plus détaillée, voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 106-116.

et le mot *tournoi* et la pratique du tournoi bretonne (l. IV, t. 1, p. 423)⁵¹. Dès lors l'invention des tournois est dédoublée entre Angleterre et « Pays-Bas » bourguignon.

Que *Perceforest* mette la France à l'écart n'est pas surprenant, puisqu'il se rattache indirectement au genre du roman arthurien, qui, en particulier dans ses attestations en vers, est traditionnellement pro-anglais et anti-français comme l'a montré Beate Schmolke-Hasselmann⁵². Cependant l'utilisation du cadre arthurien ne permet pas tant la célébration du monde breton, que l'installation d'un espace du milieu, entre *Bretagne*, France et Empire : les Pays-Bas bourguignons. La présence de l'Empire est certes discrète, mais deux chevaliers, nouveaux dans la tradition romanesque, retiennent l'attention dans *Perceforest*, Linange et Wertberch, qui renvoient aux lignages de Leiningen et de Westerburg ou Würtemberg et ouvrent vers les Terres d'Empire⁵³. La mémoire arthurienne dans *Perceforest* s'appuie sur la dimension traditionnellement pro-anglaise de la matière de Bretagne, mais la dépasse pour établir un espace intermédiaire, ou plutôt central, entre la France (ostensiblement mise à l'écart et dépossédée de ses symboles fondateurs), l'Angleterre (prolongée et dépassée) et l'Empire, marginal : les Pays-Bas Bourguignons.

Cette relecture politique s'appuie sur la mise en place d'une mythologie nationale, fondée sur la fée et le *luiton*. La fin du Moyen Âge connaît, de la part des lettrés, un regain d'intérêt pour le folklore, qui renouvelle le regard porté sur ces croyances, qui, loin d'être exclusivement théologique et pastoral, prend une dimension plus fortement sociologique, politique et national⁵⁴. Avec le *luiton* Zéphir, associé aux sources de l'Escaut, protecteur des Ecossais mais s'installant surtout autour de Braine-le-Comte, dans le Hainaut, *Perceforest* invente un *genius loci* national à partir de croyances régionales : encore aujourd'hui la toponymie atteste du fait que les *luitons* fréquentent particulièrement volontiers l'espace qui correspond aux Pays-Bas bourguignons⁵⁵. Associant le devenir historique de la *Bretagne* et de son prolongement naturel en terre bourguignonne autour de la Selve Carbonnière, avec le *luiton* et la fée (Reine Fée ou Vénus), *Perceforest* me semble inventer des génies tutélaires, à partir d'un substrat régional, en vue de doter d'une histoire et d'une légitimité un espace bourguignon (en particulier dans ses réalisations septentrionales) à la base composite. Ainsi la mémoire arthurienne serait détournée dans *Perceforest*, en vue de flatter les ambitions

⁵¹ *Ibid.*, p. 182.

⁵² Par exemple dans « Ausklang der altfranzösischen Artusepik : *Escanor* und *Meliador* », dans *Spätmittelalterliche Artusliteratur*, Paderborn, 1984, p. 42ss.

⁵³ *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 146.

⁵⁴ La littérature témoigne de cet intérêt. Voir Madeleine Jeay et Bruno Roy, « L'émergence du folklore dans la littérature du XVe siècle », dans *Fifteenth century studies*, t. 2, 1979, p. 95-117.

⁵⁵ Voir *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 276.

politiques de Philippe le Bon, à qui est destiné ce premier jet qu'est la minute réalisée par David Aubert. Que *Perceforest*, dans l'état où nous le conservons, soit l'œuvre de David Aubert (à partir de matériaux partiellement préconstruits et repris) ou qu'il ait existé un *Perceforest* du XIVe siècle, perdu mais proche de ce que l'on a conservé, que David Aubert soit copiste, remanieur ou auteur, la réception du texte en 1460, à l'époque de la plus ancienne copie conservée, est une réception bourguignonne. Si les hypothèses concernant la genèse de l'œuvre sont erronées, il n'empêche que les analyses menées dans la perspective d'un projet auctorial (l'hommage voulu par l'auteur à Philippe le Bon) peuvent être transposées sur le plan de la réception : dans ce cas de figure, quel qu'ait été le projet de l'auteur du XIVe siècle, inconnu, la lecture que pouvait en faire le lectorat du XVe siècle, attestée par la tradition manuscrite, est bien bourguignonne. Cependant cette mémoire fut vouée à l'oubli : l'entreprise de construction mémorielle échoua.

III. Une mémoire problématique : de la mémoire à l'oubli

Philippe le Bon ne semble pas avoir répondu aux attentes de David Aubert et ne pas avoir accordé l'importance espérée à cette minute. La grosse conservée à la British Library en trois volumes sous les cotes 15 E V, 19 E III et 19 E II aurait été, selon Gilles Roussineau, « comme la plupart des manuscrits du fonds Royal de provenance bourguignonne », acquis par le roi Edouard IV. Celui-ci, lors de son séjour d'octobre 1470 à février 1471 à l'hôtel de la Gruuthuse aurait pu admirer les somptueux volumes conservés par le seigneur des lieux, possesseur, entre autres, du *Perceforest* conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris sous les cotes fr. 346- 347 et 348⁵⁶. Gilles Roussineau ne précise pas si selon lui cette grosse a été copiée pour Philippe le Bon, dans le sillage de la minute, ou non. Cependant, comme le notent Pascale Charron et Marc Gil, les illustrations de cette grosse datent des années 1490⁵⁷. Ainsi donc si Edouard IV a acheté un volume réalisé plus tôt à la suite de la minute, on peut s'étonner que cette grosse ne soit pas restée dans la bibliothèque ducale (même si le duc est mort en 1467 et que les goûts de son fils, Charles le Téméraire ne poussaient guère celui-ci à apprécier une chronique fabuleuse comme *Perceforest*) et se demander pourquoi Edouard n'a pas fait réaliser sa copie sur les volumes possédés par le seigneur de la Gruuthuse. D'où l'hypothèse émise par les deux auteurs : Edouard aurait pu faire réaliser cette copie plus tard, en empruntant la minute à Charles le Téméraire, par l'intermédiaire de sa sœur Marguerite

⁵⁶ Ed. de la quatrième partie de *Perceforest*, Genève, Droz, 1987, p. XXXI.

⁵⁷ « Les enlumineurs des manuscrits de David Aubert », dans *Les manuscrits de David Aubert, « escripvain bourguignon*, textes réunis par D. Quérueu, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 1999, p. 81-100.

d'York, dont David Aubert était devenu entre temps l'*escripvain*⁵⁸. Cependant cette hypothèse, Edouard mourant en 1483, n'est pas exactement compatible avec la datation des miniatures dans la dernière décennie du siècle. L'hypothèse de Christelle Blondeau, s'appuyant elle aussi sur les miniatures - le manuscrit aurait été possédé par Henri VII qui épousa en 1486 Elisabeth d'York, la nièce de Marguerite d'York- se révèle alors intéressante. Elle pourrait laisser penser que Henri VII a été le commanditaire : on ne saurait dire cependant s'il en a été vraiment le commanditaire ou simplement l'héritier⁵⁹.

En l'absence d'études précises sur les volumes de Londres, que Gilles Roussineau, partant du principe qu'ils sont proches de la version de David Aubert, n'exploite pas vraiment dans ses éditions, il est difficile d'établir avec certitude s'ils sont une grosse de la version de 1460 produite rapidement après celle-ci ou une copie d'une grosse qui serait perdue. Après tout, dans l'inventaire de 1467-1469 de la Bibliothèque ducale, figurent cinq *viez* volumes de *Perceforest* qui n'ont pas été identifiés⁶⁰ et qui pourraient être une grosse, réalisée pour Philippe le Bon et conservée dans sa bibliothèque : que les livres soient qualifiés de « vieux » n'implique pas qu'il s'agisse d'un proto-*Perceforest*, de l'hypothétique version du XIVe siècle qui aurait servi à David Aubert, dans la mesure où ce qualificatif peut renvoyer au fait que le texte lui-même se présente comme *anciennes chroniques*. Cet adjectif conforterait d'ailleurs l'idée que *Perceforest* a été oublié entre 1460 et la mort du duc et qu'il n'a pas eu de succès.

Quoi qu'il en soit, la grosse conservée à Londres, qui supprime le prologue de David Aubert qui faisait explicitement référence à Philippe le Bon, qui présente un frontispice montrant un récipiendaire ne portant pas l'ordre de la Toison d'Or (et ne pouvant donc pas être Philippe le Bon), me semble suggérer que la minute réalisée par David Aubert et certainement présentée à Philippe le Bon, peut-être en vue d'une promotion, n'a pas reçu l'accueil escompté. D'ailleurs David Aubert n'est pas devenu valet de chambre du duc.

Pourquoi cet échec ? Peut-être parce que David Aubert arrive un peu tard. Il écrit, selon moi, en rivalité avec Jean Wauquelin, son prédécesseur comme *escripvain*, un homme du passé déjà en ces années 1460 où émerge un préhumanisme et où bientôt Alexandre ne sera plus le personnage romanesque mis en scène par *Perceforest* mais la figure plus historique représentée par Vasque de Lucène. Divers indices laissent supposer que David

⁵⁸ Art. cit., p. 96.

⁵⁹ Voir la synthèse de Gilles Roussineau, *Perceforest*, éd. de la première partie, Genève, Droz, 2007, p. CCXXIV et CCXXV.

Aubert, peut-être parce qu'il est aussi copiste remanieur (et donc à ce titre tourné vers le passé), n'a pas saisi les nouveautés, par exemple lorsqu'il utilise l'*Évangile de Nicodème*, à une époque où on s'intéresse de plus en plus à l'évangile de Galamiel⁶¹. Peut-être aussi que son œuvre arrive au moment où les relations avec la France sont moins conflictuelles, et où l'établissement d'une mythologie bourguignonne qui chercherait à récupérer les symboles forts de la nation France est un peu à contretemps (à un moment où le duc de Bourgogne donne asile au Dauphin, ce qui est une forme substitutive de captation), d'autant qu'on a vu plus haut que l'arthurianisme de Philippe le Bon ne devait pas être surestimé⁶². Enfin le duc est malade, vieillissant, et son fils, le futur Charles le Téméraire, qui prend de plus en plus d'influence, n'apprécie guère David Aubert, qu'il ne prendra pas comme *escripvain*. David Aubert aurait échoué : Philippe le Bon semble avoir oublié son œuvre, tout comme son fils.

Cependant, si en 1467, avec la mort du duc, David Aubert perd sa place, en 1474 il redevient *escripvain*, cette fois de Marguerite d'York, l'épouse de Charles le Téméraire. Tous les témoins conservés, mis à part *C*, datent de cette période. Les copies *A* et *B* sont en effet postérieures à la version de David Aubert. Elles ont été datées par Gilles Roussineau, de façon tout à fait convaincante, l'une (*A*) des années 1470 et 1475 du fait des filigranes⁶³, et l'autre (*B*) entre 1471 et 1477⁶⁴. *A* a été copiée pour Louis de Bruges, seigneur de la Gruuthuse, qui fut conseiller et chambellan de Philippe le Bon, *B* pour Jacques d'Armagnac. Ces deux copies sont donc postérieures à la mort de Philippe le Bon en 1467 et au mariage de son héritier Charles Téméraire avec Marguerite d'York en 1468. Vraisemblablement elles sont aussi antérieures à la mort de Charles à Nancy. On peut alors penser que c'est lorsqu'il devint *escripvain* de Marguerite d'York que David Aubert a proposé à celle-ci son *Perceforest* et que c'est elle, sous l'impulsion de son *escripvain*, qui aurait contribué à sa diffusion. C'est selon moi dans ce contexte que la grosse londonienne pourrait avoir été réalisée. Et c'est dans les mêmes années, dans le même contexte, que les manuscrits *A* et *B* ont été composés, à la

⁶⁰ Joseph Barrois, *Bibliothèque protypographique, ou librairies des fils du roi Jean, Charles V, Jean de Berri, Philippe de Bourgogne et les siens*, Paris, 1830, n° 1248-1252. D'autres manuscrits sont perdus, comme celui d'Albi. Les aléas de la conservation des volumes imposent la prudence : nous proposons des hypothèses.

⁶¹ Voir L. Lansard, « L'*Évangile de Gamaliel* : une mise en prose ? », dans *Mettre en prose aux XIVe-XVe siècles*, sous la dir. de M. Colombo Timelli, B. Ferrari, A. Schoysman, Brepols, Turnhout, 2010, p. 169. On pourrait objecter que ce n'est pas David Aubert qui a des goûts passéistes comme auteur de *Perceforest* et qu'il a simplement copié un texte plus ancien, comme le pense Gilles Roussineau. Dans mon ouvrage *Perceforest et Zéphir*, je m'attache cependant à étayer l'hypothèse d'une datation tardive.

⁶² Il existait autour de Philippe le Bon un groupe de conseillers peu favorables à l'Angleterre (voir G. Small, « Some aspects of burgundian attitudes towards the English during the reign of Philip the Good : Georges Chastelain and his circle », dans *Publications du Centre Européen d'Études Bourguignonnes*, XXXV, 1995, p. 15-26. Chastelain est devenu conseiller du duc en 1457.

⁶³ Ed. cit. quatrième partie, p. XXII.

⁶⁴ *Ibid.*, p. XXVII.

faveur d'un renouveau du conflit franco-bourguignon. Copié par Jacques d'Armagnac, grand ennemi de Louis XI (manuscrits *B*) et pour Louis de Bruges, ancien conseiller et chambellan de Philippe le Bon (manuscrits *C*), *Perceforest*, recouvre un certain succès, autour de Marguerite d'York, chez des lecteurs pro-anglais, donc peut-être avant le traité de Picquigny du 29 août 1475, qui marqua la rupture entre Bourgogne et Angleterre⁶⁵. Dans ce bref laps de temps, entre le moment où David devint *escripvain* de Marguerite, et le traité de Picquigny, ces copies auraient parfaitement les enjeux d'un texte, qui a retrouvé provisoirement son actualité dans un contexte qui ravive l'hostilité entre la France d'une part, l'Angleterre et la Bourgogne d'autre part⁶⁶. On constate que certaines lectures originales proposées par *A* et *B* accentuent la burgondisation du monde arthurien, par exemple lorsqu'il est question de la jument d'Estonné, l'un des héros qui assure le transfert vers la Selve Carbonnière : comme je l'ai montré, cette jument, anonyme dans *C*, porte un nom, maladroitement intégré dans *A* et *B* (ce qui indique que cette identité est un ajout), *Liene*, qui est intrigant. Outre qu'il s'intègre bien au réseau onomastique du récit, ce nom, qui côtoie l'apparition du Bossu de Suave, contribue, au début du roman, à mettre en place un ensemble de noms qui évoquent la géographie bourguignonne, *Liene*, *Liane* (les deux se prononcent de même du fait de l'ouverture des voyelles nasales), désignant le cours d'eau qui se jette dans la mer à Boulogne (dont la possession est confirmée à Philippe le Bon par le traité d'Arras de 1435) et qui contribue à assurer la transition de la *Bretagne* vers les Pays-Bas bourguignons⁶⁷.

Ainsi *Perceforest* n'a peut-être pas convaincu Philippe le Bon parce que David Aubert était un clerc tourné vers le passé (même si l'on peut mettre en évidence dans son texte des préoccupations préhumanistes), et la mémoire arthurienne qu'il avait construite, au prix de détournements, semble avoir sombré dans l'oubli avant même d'avoir pu convaincre son destinataire. Dans un deuxième temps cependant, la chronique fabuleuse pourrait avoir eu un succès relatif et avoir recouvré une actualité bourguignonne, dans un public pro-anglais (avant Picquigny) et anti-français : David Aubert, homme du passé peut-être, s'est révélé, involontairement, au goût du jour moins de vingt ans après, et la construction mémorielle dont il était l'auteur est sortie de l'oubli.

⁶⁵ Le traité de Picquigny entre Louis XI et Edouard IV d'Angleterre marque la fin de la guerre de Cent Ans et isole les Bourguignons, en les privant de leur allié privilégié. On peut penser que Louis de Bruges a fait copier *Perceforest*, où la *Bretagne* bénéficie d'une excellente image, avant ce traité. Quant à Jean d'Armagnac, il est fait prisonnier à Carlat par le roi de France en 1476 (et il meurt en 1477) : on peut supposer aussi qu'il a fait faire sa copie avant le traité de Picquigny.

⁶⁶ Si nos hypothèses sont justes, on peut affiner la datation de *A* et *B* proposée par Gilles Roussineau : ces manuscrits auraient été copiés entre 1474 et 1475, entre la nomination de David Aubert comme *escripvain* de Marguerite d'York et le traité de Picquigny.

⁶⁷ Voir mon art. cit. « La jument Liene ».

Cependant, pour peu de temps : après le traité de Picquigny peut-être, et surtout après la mort de Charles le Téméraire à Nancy et l'annexion des Pays-Bas par Louis XI, l'actualité bourguignonne de *Perceforest* perd de sa pertinence. Pourtant ce n'est pas la fin de cette œuvre. D'une part, elle a inspiré Rabelais, qui y fait référence⁶⁸, et j'ai pu suggérer, par exemple, que la naissance de Pantagruel devait à celle de Passelion⁶⁹, et que la grande jument de Gargantua pourrait bien avoir pour prototype la jument Liene⁷⁰. Désormais c'est l'enjeu folklorique de *Perceforest* qui assure le souvenir de ce texte et, décontextualisé des ambitions bourguignonnes, celui-ci peut irriguer l'œuvre de Rabelais, qui promet un folklore français. La mémoire politique a cédé le pas à la mémoire folklorique. Et *Perceforest* est l'un des rares romans arthuriens à ne pas avoir été oublié complètement entre le XVIe et le XIXe siècle, comme en témoignent les éditions, en particulier dans la Bibliothèque Bleue où *Perceforest* est l'un des rares témoins arthuriens⁷¹, ou des allusions rapides, comme chez Nerval, qui le mentionne dans *Angélique*, ou Lewis, chez qui la chronique fabuleuse tombe des mains de son lecteur ennuyé⁷². En revanche, au moment où le Moyen Âge sera redécouvert par les érudits, *Perceforest* restera dans l'oubli, jusqu'à ce que L. F. Flutre et J. Lods s'y intéressent dans les années 60. L'histoire de *Perceforest* du XVIe aux années 1950 fut véritablement en contrepoint de celle de la matière arthurienne et cette vaste chronique ne contribua absolument plus à la mémoire arthurienne.

Les aléas de la réception de *Perceforest* sont donc particulièrement significatifs : la mémoire arthurienne, enjeu explicite du roman, est mise au service de Philippe le Bon et du monde bourguignon, peut-être par un David Aubert ambitieux. L'échec de cette entreprise, apparemment vite oubliée, conduirait en 1474-1475 à un renouveau de l'œuvre, décontextualisée par rapport à Philippe le Bon et David Aubert, mais à nouveau bourguignonne, avant une nouvelle décontextualisation, qui la fait passer du côté du folklore et l'intègre désormais au patrimoine littéraire français (comme en témoignent les éditions du XVIe siècle), ce qui, certainement aurait fait frémir l'auteur. Du fait de ces strates, si les éditions de Gilles Roussineau permettent un accès très fiable et rigoureusement documenté, elles me paraissent poser un problème dans la mesure où la copie de David Aubert, la plus ancienne conservée et la seule complète, est mise à l'écart et où le texte sera finalement établi

⁶⁸ Cf. *Pantagruel*, chap. XXX. Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., note 88, p. 288.

⁶⁹ Voir «Le sabbat de vieilles barbues dans *Perceforest*», dans *Le Moyen Age*, t. 99, 1993, p. 500.

⁷⁰ « La jument Liene... », art. cit.

⁷¹ Voir M.-D. Leclerc, « Le Chevalier Doré : sa genèse et ses réécritures des manuscrits à la Bibliothèque Bleue », à paraître dans les actes du colloque *Perceforest*.

à partir de trois témoins différents : *B* (l. IV), *A* (l. I, II, III)⁷³ et *C* (VI)⁷⁴. La méconnaissance de *C*, a priori sous-estimée car ternie par la mauvaise réputation de David Aubert⁷⁵, le désaveu de la copie de Londres qui en découle, ont finalement conduit à réduire le champ à deux manuscrits, *A* et *B*, qui, quoiqu'intéressants, me paraissent résulter d'une réception décalée par rapport à *C*. Finalement, le sort semble s'acharner sur cette version : elle n'a pas plus séduit Philippe le Bon, qu'elle n'a convaincu Gilles Roussineau.

⁷² Voir mon article « *Perceforest* et le roman : *Or oyez fable, non fable mais hystoire vraye selon la cronique* », dans *Etudes Françaises*, t. 41, 2006, « De l'usage des vieux romans », études réunies par F. Gingras et U. Dionne, p. 60-61.

⁷³ *A* est selon G. Roussineau moins fautif que *B* (note 21, p. XX, éd. de la quatrième partie).

⁷⁴ *C* est le seul témoin conservé pour cette partie.

⁷⁵ Dans son introduction à la première partie qu'il a éditée, le livre IV, Gilles Roussineau affirme que la version *C* est nettement plus longue (p. XIV), affirmation que rien ne vient corroborer et à laquelle il a renoncé dans une intervention du colloque *Perceforest*. L'ampleur de la tâche d'éditeur pouvait justifier qu'on laisse de côté cette version, tout comme celle de Londres et qu'on privilégie les deux autres témoins, bien qu'ils fussent plus récents et incomplets.